



Juliette Grange

L'humanisme intégral d'Auguste Comte

« L'appel d'Auguste Comte à la responsabilité morale reçoit des circonstances présentes une signification accrue. »

R. Aron, *La Société industrielle et la guerre*, 1959.

La religion de l'Humanité d'Auguste Comte est l'un des aspects les plus discutés et les plus mal connus de sa philosophie¹. Il faut, pour en saisir l'esprit, d'abord la resituer dans un contexte, celui du romantisme français. L'altruisme comtien comme morale sociale, n'est pas réductible à la religiosité de l'époque mais il en participe. À propos de la première moitié du XIXe siècle français, on évoque l'intériorisation romantique de la foi, la poésie comme mode d'accès à une vérité étrangère à la raison, le spiritualisme voué à l'observation introspective du moi. On fait moins volontiers état des penseurs sociaux, de la question religieuse telle qu'elle est posée au travers d'une définition nouvelle d'une forme particulière d'humanisme qui traverse la littérature, les travaux de philosophie sociale ou d'histoire. Le romantisme français est philosophique autant que littéraire, politique parce qu'il est religieux². Le *Nouveau christianisme* de Saint Simon, la religion de l'Humanité de Comte, Pierre Leroux, Hugo et Michelet, Quinet, Lamartine, Lamennais, Chateaubriand même et d'autres, tous s'interrogent sur la place du spirituel.

La philosophie matérialiste du XVIIIe siècle est insuffisante, de même que les héros de l'Empire et de la Révolution semblent manquer désormais de chair et de sens. Le monde est à la fois très vieux et très jeune. La révolution politique doit être prolongée et réalisée par une révolution religieuse qui soit aussi sociale affirment unanimement poètes et penseurs. Michelet : « Le Dieu nouveau attend toujours d'être nommé, reconnu, célébré dans des temples nouveaux.³ » Proudhon : « Notre joie terrestre est de réaliser sur terre le royaume de

1) On peut cependant indiquer l'ouvrage d'Andrew Werwick, *Auguste Comte and the Religion of Humanity. The post Theistic Program of french Social Theory*, Cambridge (Mass.) Univ. Press, 2001.

2) On ne fait que reprendre ici le résultat des travaux de P. Bénichou, voir en particulier "Réflexions sur le romantisme français" in *L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, 1992, in fine.

3) *La Bible de l'humanité*, 1864.

l'Esprit. » Ainsi philosophie et littérature posent les mêmes questions : faut-il remplacer le christianisme et par quoi ? Quelles valeurs alors seront celles d'une modernité souhaitée et redoutée ? La Révolution française n'a-t-elle pas échoué ? Faute d'avoir su donner figure à une religion nouvelle ? Si celle-ci doit venir, quelle sera-t-elle ? Un christianisme social, un retour à la beauté perdue du christianisme primitif, une foi nouvelle ?

L'état d'esprit commun au premier romantisme admet pourtant bien des variations. Je m'attacherai à la proposition d'Auguste Comte parce qu'elle est ce lien vague et fort qui traverse le siècle, du romantisme à la Troisième République. Également parce que les questions de l'humanisme et de la foi laïque nécessitent aujourd'hui d'être réexaminées. Le rejet de l'humanisme par les philosophes lecteurs de Marx ou Nietzsche depuis la seconde guerre mondiale ne peut-il être revu à la lumière de l'exigence humaniste telle que formulée par Comte ?

• La religion de l'Humanité

« Organiser l'Humanité sans Dieu et sans roi » mais non sans vie spirituelle et sans valeurs ; voici quelle sera la préoccupation de Comte lorsqu'il définit une forme nouvelle de Dieu mortel : l'Humanité. La religion politique sera dite relative car elle fonde ses convictions — qu'il existe des valeurs humanistes, universelles — sur la connaissance, essentiellement l'histoire. La religion de l'Humanité se veut ainsi sans violence, contrairement aux religions historiques qui l'ont précédée. Elle admet l'existence parallèle d'autres convictions⁴. Cette religion peut bien être dite rationnelle (au sens de Lamartine) mais, bien que Comte la nomme parfois “religion démontrée”⁵, il est clair qu'il ne s'agit pas, comme on le croit souvent, d'un scientisme ou d'une religion de la science. Il s'agit tout au plus d'une sacralisation de la connaissance, de l'éducation, du savoir partagé par le peuple et les masses dans une vulgarisation bien conduite. Cette religion de la culture, dans le prolongement du christianisme n'a pas la seule diffusion du savoir pour but, mais elle l'utilise comme instrument : à travers cette diffusion s'affirment un ensemble de valeurs laïques, humanistes et universelles.

Ceci établi, il faut, pour comprendre l'esprit de la religion de l'Humanité, saisir qu'il n'est pas question de diviniser la vie matérielle, même s'il convient de soulager au plus vite les souffrances de ceux qui manquent de pain, de ceux qui n'ont pas les conditions nécessaires à l'exercice de leur intelligence, c'est à dire à qui l'on refuse la condition humaine. Il est plutôt question de spiritualiser la vie terrestre. Pour être plus précis, la séparation entre spirituel et temporel subsiste bien qu'elle soit relativisée. L'Humanité est désormais son propre dieu, le sacré devient le spirituel (les valeurs humanistes, la connaissance, la vie culturelle,

4) Cf. *Catéchisme positiviste*. GF Flammarion, p. 60.

5) 46e leçon du *Cours de philosophie positive* et *Catéchisme positiviste*, op. cit. (préface).

l'altruisme) et le profane est nommé par Comte temporel (la vie industrielle, l'organisation matérielle).

La primauté du spirituel demeure et tient à la spécificité de ce qui est partagé au Banquet de l'Humanité unifiée : les œuvres, le savoir, l'art, les idéaux et les idées, le lien social, la parole. Déjà proposée à l'intérieur même du christianisme la séparation entre spirituel et temporel s'affine. À la fois complémentaires et antagonistes, spirituel et temporel s'affrontent et se complètent, l'un et l'autre sont nécessaires. La primauté du spirituel n'exclut pas cependant la nécessité d'améliorer ou de rendre humaine la vie matérielle (science et techniques doivent y pourvoir). L'idéalisme autant que le matérialisme (la vie humaine réduite à son organisation, fut-elle égalitaire) sont également rejetés par cette nouvelle forme d'humanisme dont on comprend qu'il soit difficile de le confondre avec une simple sécularisation.

Le spirituel est séparé du temporel, indépendant, il guide et féconde ce dernier, en même temps qu'il s'oppose à lui. Le pouvoir temporel n'a pas en charge l'organisation sociale au sens fonctionnel, mais les valeurs. Et c'est bien en tant qu'étranger au domaine temporel, en tant que liberté de penser et de s'exprimer, qu'il peut affirmer l'altruisme et être l'instrument d'une paix internationale. Son indépendance à l'égard du temporel fonde un pouvoir reposant sur la conviction et la parole seules, dépourvu de tout moyen de coercition, de toute efficacité matérielle ou politique au sens restreint.

• **La religion de l'Humanité comme humanisme intégral ?**

L'humanisme comtien récuse aussi bien les droits de l'homme que le droit naturel en général reprenant l'argument burkien ou maistriem de l'absence d'homme abstrait. L'Humanité pour Comte est toujours à faire, non définie encore, un mouvement plutôt qu'un principe. Elle se caractérise surtout par la capacité, dont le passé témoigne, à s'arracher à la détermination. En même temps elle se sait finie, en partie déterminée et limitée dans ses auto-modifications. Seuls les métaphysiciens affirment que tout est possible à l'Homme, et la philosophie positive, on le sait, rejette la métaphysique. L'identité recherchée de l'humanité n'est pas fixée, elle est celle que les hommes se donneront dans l'avenir, sur la base du présent, du mouvement de l'histoire. La religion de l'Humanité n'en circonscrit pas la figure, elle prescrit à chaque homme et à tous les hommes de la rechercher. De rechercher donc, dans le prolongement du christianisme, la morale universelle qui rendra possible la vie pacifique dans un monde industrialisé.

L'Humanité ne prend pas la place du Dieu du monothéisme, l'adoration est autre : la trame de l'activité quotidienne, une série de devoirs ténus. Le nouveau Dieu est présent dans nos actes, fragile comme eux. L'Humanité est un Dieu qui s'autocrée, qui est capable de s'automodifier, ceci par la croyance et l'action de chacun de ses membres. La foi n'est pas absolue, seuls les actes des hommes

vivant actuellement lui permet d'exister. La religion de l'Humanité veut être la réponse aux manques qui ont affectés ou compromis la politique révolutionnaire. Elle a pour fonction d'instituer ce qui a fait défaut, d'après Michelet ou Quinet, à la Révolution : *les valeurs morales*, les institutions d'éducation, un faisceau de croyances assez fort pour remplacer le christianisme dans son rôle social y compris. Elle est cependant assez différente, malgré quelques traits communs des propositions de la philosophie de Lumières, de celles des cultes révolutionnaires ou même de celle de Leroux (*De l'Humanité*, 1840). La religion proposée par le *Système de politique* de Comte (et par le *Catéchisme*) est plus audacieuse que le déisme comme lieu commun de toutes les grandes religions.

Il convient de préciser la terminologie pour d'avantage prendre la mesure de l'ambition théorique de la proposition d'Auguste Comte. S'agit-il d'une religion civile, d'une morale laïque, d'un humanisme ? Est-elle l'effet de la déchristianisation, de la sécularisation, du transfert au social et au politique des concepts théologiques ? Comment l'entendre ?

• **L'altruisme. La responsabilité morale**

Comte est célèbre pour sa loi des trois états : l'humanité passerait par trois états, théologique, métaphysique, positif. Dans ce troisième état, le *fondement* de la vérité (dans l'ordre de la connaissance) et la *nature* des prescriptions morales sont *relatifs* (au sens où il dépendent de l'état des sciences ou pour la morale de l'état des mœurs et en partie des circonstances historiques). En même temps, l'humanité est désormais "en charge" de la connaissance et aussi des valeurs morales. Si Dieu n'existe pas, alors rien n'est permis. Le premier article de la morale (de la religion) positiviste impose donc l'altruisme résumé par Comte dans la formule "vivre pour autrui" .

S'agit-il de rejeter le christianisme ? S'agit-il de tirer la leçon d'un mouvement de déchristianisation ? Comte nous dit au contraire que le prolétariat et les nouvelles élites urbaines en cours de constitution (médecins, savants, ingénieurs, ...) n'ont jamais été réellement et profondément christianisés. Les prolétaires en particulier, ne peuvent rejeter ce qu'il méconnaissent, ce qu'il ignorent, ils sont agnostiques de fait ou chrétiens de circonstance : sans réelle foi, sans croyances et sans Dieu. Du village à la ville, de la ferme à l'usine, une génération suffit. Il reste une nostalgie pour certains, pour d'autres (les classes moyennes éclairées) le déisme ou l'athéisme. Or, pense Comte — qui fut l'ami du Lamennais de *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et moral.*, tout être humain et toute société humaine ont besoin pour vivre d'une religion. La simple amélioration des conditions matérielles de vie ne suffit pas. Il faut l'éducation (la croyance, les valeurs, la culture). Le socialisme positiviste propose le partage du patrimoine culturel et spirituel et non le seul partage des biens matériels comme le "communisme" en fait la proposition.

C'est donc essentiellement à donner accès aux masses, au prolétariat, à une vie réellement spirituelle que s'emploient la morale et la politique comtienne. Cette entreprise n'est pas seulement une sécularisation du message chrétien, il ne s'agit pas simplement de "démythologiser" comme on le dira au XXe siècle; il convient moins de donner un sens moderne et humain au message évangélique ou biblique (ce que propose en partie Lamennais) que de *transformer profondément le rapport à la croyance*, de dépasser la relation chrétienne à une autorité posée comme extérieure à l'humanité. La religion de l'Humanité n'est donc ni une théologie politique, ni le résultat d'une tentative de sécularisation du dogme chrétien, ni un athéisme utilitariste. Elle n'est pas non plus l'héritière directe des cultes révolutionnaires ou du déisme qu'elle critique. Mais peut-elle être définie autrement que négativement ?

• Les clercs

Une cléricature nouvelle doit porter la bonne parole de l'évangile positiviste (médecins, ingénieurs, enseignants, savants), un espace sacré laïque se constituer (espace de la culture, de la transmission du savoir, espace public de la célébration, de la commémoration). Il existe donc des clercs du positivisme bien que d'une certaine façon nous soyons tous clercs, tout homme éduqué son semblable, lui porte assistance ou compassion, aide gratuite et désintéressée, soins, l'invite à partager ce qu'on appellera l'information, l'engage à la discussion. Cependant certains sont consacrés plus nécessairement et plus constamment au spirituel. Pour ce faire ils percevront une rétribution, ils seront libérés du souci temporel pour se dévouer plus exclusivement à la diffusion et à la mise en pratique des valeurs : chercheurs voués aux travaux scientifiques ou spécialisés, humbles praticiens des dispensaires de quartier, musiciens ou poètes, enseignants philanthropes.

De même qu'au Moyen Âge en Europe il y eut des textes, des cathédrales, des clercs réguliers ou séculiers, des constantes liturgiques au travers des variations, des valeurs, une connaissance théologique, sans qu'existe une organisation centrale fonctionnelle, ou sans qu'elle soit déterminante, la vie culturelle et religieuse s'organisait dans un réseau d'échanges complexe, des savants aux humbles et partout, sur un vaste territoire. De même au XIXe siècle, une autre cléricature doit se former. Les chercheurs sont des moines modernes, les historiens, les artistes, les philosophes, les enseignants, les médecins formeront un nouveau clergé, universel malgré les différences de langues et les frontières. Il peut et doit exister une "conscience morale" de l'humanité qui alerte, affirme les valeurs, diffuse les connaissances pour former ou infléchir l'opinion publique. Elle ne diffusera pas un dogme ou un corps de doctrine, les vérités des sciences étant multiples et relatives, mais un ensemble de vertus qui, justement, s'affermissent dans les travaux scientifiques, d'après Comte : l'humilité du

chercheur, le sentiment de la nécessité de la coopération la fierté devant les réalisations de l'Humanité...

Des temples nouveaux : universités, bibliothèques, laboratoires, musées, salles de spectacles ou de conférences. Des liturgies nouvelles : colloques ou cours, spectacles ou discours, lectures solitaires. Dans tous ces lieux et toutes ces circonstances, artistes et savants témoignent non de leur génie individuel mais de l'humanité en eux, de la divinité laïque de l'humanité, lorsque leur œuvre, leurs discours, leurs résultats scientifiques portent une pensée collective, prend part à l'histoire de l'Humanité. L'œuvre ou la découverte, mais aussi l'activité humble des fonctionnaires de l'Humanité témoignent du divin.

Le Dieu du positivisme (*l'Humanitas*) est le Dieu de l'humble tâche, le Dieu du proche, de la pitié pour le faible, d'une charité constante et anonyme, et ne réclame pas des clercs qui, comme "l'artiste-roi-prêtre-Dieu" de Pierre Leroux, reprennent en charge la mission prophétique. Si l'espace sacré laïque projeté par la religion de l'Humanité est assez proche de l'espace public des Lumières et du règne de la critique, cependant ni la conception métaphysico-religieuse de la poésie, ni l'exaltation du génie individuel (les rhéteurs, les littérateurs sont voués à l'enfer positiviste), ne sont retenus par Comte. La foi nouvelle doit avoir une fonction réellement sociale, elle doit atteindre jusqu'au cercle villageois de discussion ou l'école élémentaire. La foi positiviste est reconnaissance de la finitude de l'Humanité, de la grandeur de cette finitude reconnue. La pratique individuelle — la lecture d'œuvres littéraires ou poétiques, l'audition d'opéras — n'est pas négligée. Mais le lecteur ou l'auditeur solitaire n'est pas seul; au contraire, il est dans la médiation avec le divin, c'est à dire avec le meilleur de la création, de la découverte, de la pensée de l'Humanité.

L'idée d'Humanité doit donc vivre en chaque homme, pour ce faire elle est médiée par les clercs qui la célèbrent constamment dans leurs discours, par leurs travaux, par leurs pratiques mêmes. L'espace social tout entier en témoigne : nomination des rues et des places, monuments. Un culte continu doit révéler l'Humanité dans ses œuvres. La prière moderne c'est l'enseignement de l'histoire, la vulgarisation des sciences, les conférences, les débats autour de la lecture des journaux, les représentations théâtrales et les lectures publiques; partout, on entend le murmure continu du culte de l'Humanité. Le lettré solitaire au travail n'est pas le dernier à y participer. Le fondateur du positivisme propose donc l'instauration d'une forme particulière de religion séculière comprise comme une religion de la culture, reposant sur l'échange d'idées pour tous, et pour les clercs sur une pratique pastorale exclusive.

• La vie éternelle

Le salut a une nouvelle définition. Avoir son nom fixé dans la mémoire des hommes, faire partie de l'histoire, laisser le souvenir d'une action bénéfique pour l'humanité permet d'atteindre une forme séculière de vie éternelle. La

commémoration est la manière qu'a l'Humanité de s'autocélébrer, de même que le rassemblement des grands hommes dans la mémoire collective est une forme de communion des saints. La vie éternelle est donc en quelque sorte l'entrée dans le récit que l'Humanité se raconte elle-même de la genèse de sa propre identité. Cette vie éternelle également appelée vie subjective peut être réalisée sur terre, elle est abandon de soi dans l'altruisme l'abnégation, abandon compensé par l'entrée dans le récit collectif ou la mémoire : « Subsister en autrui constitue un mode très réel d'existence [...] l'impuissance où nous étions jusqu'ici de nous placer systématiquement au point de vue social nous empêchait d'apprécier une telle vérité [...] le culte esthétique de l'Humanité doit rendre [cette évidence] familière à tous. Cette faculté de prolonger librement notre vie dans le passé et l'avenir pour la mieux développer dans le présent [...] permettra] à chacun d'espérer une entière incorporation au Grand-Être dont elle nous révèle les lois. Sur ce fondement inébranlable, la poésie peut seule organiser le culte public et privé qui nous associera intimement à cette universelle existence [...].⁶ » Le culte, qui est en aussi une culture, réunit spirituellement les vivants et les morts, bien que l'Humanité soit composée de plus de morts que de vivants.

Voici le rôle véritablement religieux de l'histoire et de la culture, rôle que Comte recherchait depuis le début de sa vie intellectuelle et qui est véritablement le but de sa philosophie.

6) *Système de politique positive*, I, Carillan-Gœury et Dalmont, 1853, p. 346-347.